



HAL
open science

**Gary Becker : homo economicus et néolibéralisme.
Contribution au séminaire de philosophie politique à
l'ENS de Lyon organisé par la direction d'Arnaud
Milanese et de Nathanael Colin-Jäger**

Arthur Kramer

► **To cite this version:**

Arthur Kramer. Gary Becker : homo economicus et néolibéralisme. Contribution au séminaire de philosophie politique à l'ENS de Lyon organisé par la direction d'Arnaud Milanese et de Nathanael Colin-Jäger. Doctorat. France. 2019. halshs-02393549

HAL Id: halshs-02393549

<https://shs.hal.science/halshs-02393549>

Submitted on 10 Feb 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Gary Becker et l'*homo oeconomicus* : mariage rationnel avec le néolibéralisme ?

Introduction

Les critiques courantes de l'école néoclassique portent souvent sur le présupposé de l'agent économique rationnel. L'économie mathématisée néoclassique simplifie le réel en utilisant une idée réductrice de l'homme, vu comme un simple calculateur égoïste et rationnel. Cette critique ne manque pas de pertinence lorsqu'elle reprend précisément les termes des néoclassiques (comme l'école des conventions). Cependant, ce serait étrange qu'une théorie si vivace et porteuse de recherches s'appuie sur un modèle aussi simple, les néoclassiques ne sont pas des demeurés. Comprendre la construction intellectuelle de l'*homo oeconomicus*, c'est essayer de complexifier ce concept. Cet effort est nécessaire pour comprendre l'évolution du néolibéralisme puisque celui-ci, depuis les années 1980-1990, est associé à l'avancée de la théorie néoclassique. Par néoclassiques, nous entendons la théorie orthodoxe en économie qui remet en valeur l'utilité marginale dont les fers de lance sont par exemple Lucas, Arrow, Buchanan, Stigler et bien sûr **Gary Becker**.

S'intéresser à Gary Becker pour comprendre l'économisation du néolibéralisme trouve sa justification dans sa théorie du capital humain et de ses conséquences dans la théorie de la décision. De fait, Becker réussit le tour de force **de modéliser mathématiquement l'agent économique tout en préservant la singularité de chacun** : la théorie du capital humain repose sur une théorie de l'information et de la coordination humaine qui permet certains liens avec la pensée politique néolibérale. Avec Becker, on assiste à la fois à une poursuite mais aussi une mutation du néolibéralisme puisque le positivisme de la théorie du capital humain rend possible un discours de conseil aux autorités politiques. Il s'agit de retrouver dans l'*homo oeconomicus* **une réponse à la question « pourquoi ça tient »** dans un ordre spontané de marché. La réponse de Becker ouvre la voie à un impérialisme économique dans les domaines de la connaissance sociale. Becker est connu ainsi en économie pour ses travaux sur le capital humain, il a été introduit en France par Michelle Riboux, qui a été son élève. Cependant, ses critiques les plus connues sont celles de Foucault (*Naissance de la biopolitique* – Cours de Mars ; avant qu'il soit reconnu par le Nobel) et de Bourdieu (*Anthropologie économique*), qui voient en lui le paroxysme d'une logique économique néolibérale.

Point biographique

Gary Becker a obtenu son Bachelor of Arts à l'université de Princeton en 1951, son doctorat à l'université de Chicago en 1955 sous la direction de H. Gregg Lewis. Il est important de noter qu'il a commencé par des études en **mathématiques**. Sa thèse, intitulée *The Economics of racial discrimination*, qui sera par la suite publiée en 1957 sous le titre *The Economics of discrimination* explore un domaine jusque-là peu étudié à l'aide des outils microéconomiques, ce qui annonce ses travaux futurs. Il est professeur à Columbia de 1957 à 1968, puis à Chicago, il faisait partie du groupe des économistes néoclassiques qui étaient la

fierté de l'université, mais il enseignait aussi dans le département de sociologie et de sciences politiques. Même s'il publie de nombreux articles, dont *Crime and punishment* qui est son article le plus cité, il est un des rares économistes à écrire des livres. Ses deux œuvres principales sont *Human Capital* en 1964 et *A treatise on family* en 1981, deux essais majeurs qui étudient avec des outils économiques respectivement les choix éducatifs des acteurs et la famille comme entreprise. Gary Becker est généralement considéré comme un conservateur en politique, il a déjà été conseiller de républicains. Parallèlement à son travail universitaire, il a tenu entre 1985 et 2004, en alternance avec l'économiste de gauche Alan Blinder, un éditorial pour le journal BusinessWeek. Il obtient le Prix Noble de la Banque de Suède en 1992 pour l'ensemble de son œuvre.

L'anthropologie économique de Becker

Au commencement, il y a le présupposé que tout revenu vient d'un capital investi (I.Fischer). Or, le capital est toujours envisagé comme **intervention exogène** (entreprise, état etc...), même lorsqu'il s'agit des salaires. Un travailleur est payé parce qu'un investisseur a mis du capital dans l'entreprise et qu'il a vendu à l'investisseur sa force de travail. Mais comment justifie-t-on alors les inégalités de revenu dans ce modèle économique ? Cela voudrait dire que les inégalités entre travailleurs résultent de paramètres non modélisables comme le rapport de force dans l'entreprise (Sraffa, Galbraith) ou de la division sociale par rapport à la propriété (Kalecki). Selon Becker, si des personnes ont des plus hauts revenus, c'est **qu'elles ont dû investir quelque chose en plus**. Sa théorie est alors une réponse aux économistes keynésiens et post-keynésiens mais aussi à Marx lui-même : il n'y aurait pas de division permanente entre prolétaires et capitalistes puisque les inégalités sont le fruit d'un autre paramètre.

C'est ici qu'entre en scène le **capital humain** : il entend par capital humain l'ensemble des capacités productives d'un individu, c'est-à-dire ses connaissances, ses capacités, ses informations, ses relations ou sa mobilité. Le possessif est important car le capital humain est propre à chacun, indivisible de l'individu, qu'il soit acquis ou inné. Il prend pour exemple l'apprentissage d'une langue vivante : tout le monde peut apprendre une langue, mais ma connaissance spécifique de la langue (plus littéraire de d'autres, fonctionnelle pour un travail, avec un accent etc...) s'éteindra avec moi. Cette conception tranche avec la nature classique du travail. Ainsi chez Smith, « le patrimoine du pauvre est dans sa force et dans l'adresse de ses mains »¹, d'où le fait qu'il justifie un droit inaliénable de propriété de son propre corps. La théorie du capital humain est plus « vitaliste » puisque Becker représente le capital humain comme un flux de capital, qui peut varier avec le temps. En effet, la dotation en capital humain n'est pas constante, il peut y avoir une réserve initiale que l'on ne développe pas comme des moments importants d'investissement. Il prend alors l'exemple de quelque né avec une belle voix. Cette belle voix est inutile si elle **n'investit** pas dedans (par des cours de chant) ou si elle ne trouve pas de marché qui **reconnait** cette dotation (une belle voix n'augmente pas le salaire d'un ingénieur). Pourquoi investir du capital humain alors ? C'est là la grande force de Becker : il ne tranche pas et réussit **à modéliser par une équation un**

¹ A. SMITH, *Recherches sur la nature et les causes de la richesse des nations*, s. l., Guillaumin et Cie, 1881, vol. 1, chapitre 10

acteur qui souhaite atteindre son « utilité espérée ». Cette dernière, modélisée par u , peut contenir tout et n'importe quoi puisque chacun possède ses propres préférences, qui peuvent être librement choisies comme conditionnées par la société, peu importe, que cela soit un gain matériel ou même un confort psychologique. Il est alors évident que l'acteur va essayer de rationaliser l'investissement de son capital humain pour atteindre l'utilité espérée : Becker réussit à recréer un calcul coût-bénéfice interne à chaque acteur économique et social lors d'une prise de décision. [Note : Bien sûr, cette conception repose sur l'axiome que nos préférences ne changent pas ou peu. Ce qui est très discutable.]

Pour développer ce capital humain, Becker choisit un investissement objectivable et universel, le temps (*Allocation of time*). Ainsi, par cette donnée matérielle, il attaque frontalement la théorie marxiste de la division sociale : certes, il y a des conditions sociales qui favorisent certains à mieux investir leur temps, mais tout le monde peut choisir quoi faire de son temps ici-bas. Comment représenter le temps dans une équation économique ? On ne peut représenter le temps en général, dit Becker, mais on peut représenter le temps perdu via des pertes d'argent. C'est ce qu'il appelle des **coûts d'opportunité** : c'est-à-dire ce que l'on perd à ne pas investir son capital humain. Par exemple, attendre plusieurs jours avant d'envoyer des CV entraîne beaucoup plus de coûts d'opportunité que d'en envoyer un rapidement et trouver un travail : le coût d'opportunité peut être représenté par le salaire que j'aurais pu gagner durant le temps que j'ai mis à envoyer mes CV. Ces coûts d'opportunité sont modélisables pour tout, puisque grâce à l'utilité espérée, le temps peut être mal investi par rapport à ce que je recherche. Becker réussit à mesurer la perte d'un élément matériel (le temps) par l'intermédiaire de la monnaie (coût d'opportunité), ce qui permet une généralisation du raisonnement du calcul coût-bénéfice.

Rendre économique le monde

Avec ce modèle, Gary Becker généralise les domaines que l'on peut étudier avec un point de vue économique. En effet, son modèle de l'*homo oeconomicus* peut s'appliquer à beaucoup de situations dans lesquelles intervient une prise de décision.

Ainsi, il s'attaque avant tout **à l'éducation**. Il se demande, d'un point de vue économique, pourquoi y aurait-il des discriminations scolaires. Avec une réponse bien différente de Bourdieu, il explique que les gens dont le capital humain est plus faible en ce qui concerne la projection dans le futur (en raison de la nécessité par exemple) se refusent d'investir dans leur éducation même si celle-ci augmenterait leur rémunération future. Il insiste alors sur la création de systèmes qui **favorisent le choix rationnel d'investir** dans l'éducation. Cependant, cette idée redéfinit le type d'éducation donnée. Pour limiter les coûts d'opportunité pour chacun, il faut éviter les formations spécifiques, propres à un type de travail ou destinées à une sorte d'entreprise. Pour maximiser l'investissement en capital humain, il faut faire le choix d'une éducation générale, dont les compétences touchent un peu de chaque domaine puisque ce serait le choix le plus rationnel pour chaque acteur. Cet investissement éducatif peut être le fait d'un individu mais aussi des parents, car l'enfant est considéré chez Becker comme un capital humain, puisqu'il est un coût d'opportunité (s'occuper de lui prend du temps de travail) et une incarnation de l'utilité espérée (réussite familiale, confort psychologique) pour les parents.

De la même façon, il applique ce modèle à la famille (*A treatise on family*), ce qui amène à lui faire considérer la cellule familiale comme une entreprise. En effet, se marier est, pour des individus, rationnellement similaire au fait de créer une firme pour des petites entreprises. Ici, Becker reprend l'idée de Coase à propos des coûts de transaction. Selon Coase, l'existence de certaines institutions qui semblent irrationnelles aux vues du marché peuvent s'expliquer comme un choix rationnel **afin éviter les coûts de transaction**. Par exemple, une scierie peut se mettre à développer son propre service de livraison en investissant dans des camions, des chauffeurs et un garage même si des entreprises de livraison sont moins chères sur le marché. Elle espère sur le long terme gagner du temps mais aussi éviter des coûts de transaction occasionnés par le recours au marché et donc des pertes d'argent liées par exemple à la coordination avec l'autre entreprise (envoyer demande, limiter livraisons à certains horaires etc...) ou à la méconnaissance physique avec des clients (anonymiser la scierie ne l'encourage pas à la choisir la prochaine fois). La scierie devient alors une firme par l'internalisation de cette compétence de livraison. Ainsi, selon Becker, la même chose se déroule avec la décision du mariage. **C'est un processus qui sert à éviter des coûts**, ne serait-ce que psychologiques, entraînés par des négociations permanentes. Par exemple, plutôt que de perdre 30 minutes pour aller voir son partenaire là où elle habite, le mariage permet de supprimer ce coût de transaction par la vie commune. Foucault décrit ce phénomène par l'idée de « Passe moi le poivre, je te passe le sel » ou « Le mariage permet de régler à deux des problèmes qu'on n'aurait jamais eu tout seul » : le mariage sert à augmenter l'utilité espérée en réduisant les coûts d'opportunité. Par la suite, Becker analyse les comportements démographiques et les investissements de temps par enfant avec le même modèle. Il explique ainsi économiquement pourquoi les familles riches font peu d'enfants : le temps consacré à leur éducation est beaucoup plus « cher » (car la perte de salaire est plus grande). De plus, il développe un lien entre la massification du travail des femmes et la réduction démographique selon cette logique. Finalement, la logique de l'*homo oeconomicus* peut se définir comme **une poursuite de la maximisation de son capital humain sous contraintes**.

L'un des travaux les plus connus de Becker est son analyse du crime dans l'article *Crime and punishment*. Se plaçant contre la tendance psychologique de l'époque, il essaie de prouver que la réalisation d'un crime est le fruit d'un comportement parfaitement rationnel et **d'un calcul conscient** : le recours au crime se fait pour atteindre une utilité espérée après avoir estimé qu'il est impossible de l'atteindre par des moyens légaux ou que les sanctions ou le risque de se faire attraper sont assez faibles. Becker propose cette hypothèse car, selon la légende qu'il donne lui-même, il aurait un jour choisi de garer illégalement sa voiture au moment d'un retard de sa part à l'évaluation orale d'un élève. Il a fait son choix en pesant le pour et le contre, entre l'utilité personnelle d'arriver le plus vite possible à l'oral et l'utilité financière de payer une amende, et en prenant en compte le peu de chances que la rue soit contrôlée par la police. Selon lui, le criminel fait le même calcul. Il est alors intéressant de voir que Becker utilise ensuite des données empiriques pour essayer de voir comment agir sur ce phénomène. Selon lui, l'amende est un des meilleurs moyens pour limiter le crime plutôt que la prison. En plus de « refroidir » l'animosité sociale envers le criminel et le placer dans une situation de dette, l'amende est facilement calculable lors du calcul rationnel. Il suffit de placer **assez haut le niveau d'amende** pour essayer de dépasser dans l'équation la valeur de

u. Une amende parfaite se fixe selon lui selon le niveau de coût social du crime : avec un meurtre, la famille est bouleversée, mais c'est aussi un travailleur producteur de richesse que l'on a tué. L'amende est le moyen de mesurer par la monnaie le coût social. Ainsi, cela permet aussi de rembourser les dégâts, de limiter les politiques coûteuses de lutte contre le crime (surveillance, équipement de police etc...). Dans son calcul, il prend en compte des paramètres sociaux comme la sensibilité à la loi, qui peut être liée au niveau d'éducation. Il se place alors comme un conseiller politique puisqu'il recommande une politique d'amende plutôt que de punition pour réduire le crime à un niveau optimal (impossibilité de l'éradiquer).

Un des derniers points qu'il traite est la consommation. En effet, l'idée d'allocation du temps et de capital humain lui permet de **transformer la demande en offre**. Tout consommateur est un producteur. La marchandise achetée est un *input* parmi d'autres car le consommateur produit son propre produit. Par exemple, si j'achète une voiture, ce sera ma voiture que si elle remplit mon utilité espérée. Ainsi, j'investis du temps pour un usage personnel : je l'utilise pour aller voir la nature, je fais du tuning dans une logique ostentatoire, je la veux d'une couleur neutre pour ne pas me la faire voler... Cette idée permet **d'évaluer le coût de chaque action sociale**. Si je vais manger avec des amis, c'est tout autant pour un plaisir personnel que pour limiter le temps perdu à faire la cuisine ou penser à faire les courses. Chaque action peut rentrer dans ce modèle qui la rationalise immédiatement selon un calcul coût-bénéfice même si elle ne semble pas intéressée.

La conséquence directe de ce modèle fait des individus des entrepreneurs de soi-même. La vision d'Adam Smith tendait à faire de chacun le propriétaire de soi-même, Becker temporalise cet agent. En effet, l'*homo oeconomicus* est responsable de son devenir car il est capable **sous contrainte de maximiser la vitesse ou l'efficacité de son chemin vers son utilité espérée**. Cela veut dire alors, selon la définition du capital humain, de rester aux aguets des opportunités du marché (élargies à beaucoup d'événements sociaux puisque convertibles en capital humain) ou essayer de s'améliorer (par l'éducation généraliste ou la médecine). Ainsi, l'engagement émotionnel crée une idée de « vocation », ce qui explique, selon Becker, le peu de changement dans les goûts et préférences, donc la stabilité de *u*. Il y a alors la formation d'un « intérêt » de l'acteur qui veut poursuivre sa vocation : **l'intérêt de saisir les opportunités** dans le champ économique et social. L'intérêt n'est pas consubstantiel à la nature humaine, c'est une notion performative créée par la logique de l'*homo oeconomicus* et du subjectivisme méthodologique. Pour gouverner ce sujet économique, personne ne doit essayer d'imposer de nouvelles préférences à l'agent. Si le sujet désire, c'est par stimuli dans son environnement que l'on peut le guider. Cependant, cette conception du sujet économique entraîne une mesure : il y a de meilleurs moyens d'atteindre une utilité que d'autres. De fait, par l'introduction de grandeurs mathématiques et mesurables, on peut **avoir une action + et une action -**, en d'autres termes une bonne et une mauvaise action. L'économie devient alors le lieu de jugement d'une action, le savoir économique repose sur une économie morale.

Impérialisme économique

L'expression « d'impérialisme économique » vient de Becker lui-même lorsqu'il explique que son modèle lui permet de toucher de nombreuses catégories de la vie sociale.

Cet impérialisme est surtout celui **de l'utilité marginale** qui fait ici son grand retour en force. Avec son modèle, Becker réussit à réintroduire une utilité marginale rigoureusement, propre à chaque acteur. Or, comme l'explique Veblen dans *Absentee Ownership*, avec l'utilité marginale, les néoclassiques décrivent une économie de **l'évaluation** et non de la production : cette économie est celle des financiers, de l'attention portée au prix et non à la réalité matérielle de la production. Plus généralement, le raisonnement de Becker fait de chacun un financier dans une situation permanente de marché. De fait, son étude du crime porte sur les critères d'évaluation du coût de celui-ci. Le criminel prend **un risque équivalent à l'incertitude sur les marchés financiers**. L'amende sert alors d'instrument de mesure pour calculer des peines de prison et s'il se fait avoir, le criminel est endetté envers la société. De fait, par rapport au tort fait à la société comme aux informations internalisées par le criminel, la monnaie sert de langage universel et comme un système de mesure qui organisent un tout rationnel.

Cette construction fait alors de l'économie le lieu de savoir privilégié pour la compréhension de la société : **elle est une physique sociale** qui se cache derrière les constructions culturelles. Par conséquent, elle peut mesurer l'efficacité d'une politique publique. Comme le dit bien Foucault, la vision économique néoclassique qui découle de l'*homo oeconomicus* ne demande pas le retrait de l'Etat, elle sert à critiquer son action et à la rediriger au nom de la défense des préférences de chacun. Selon la construction de Becker, un paramètre change et tout le système de calcul coût-bénéfice est transformé drastiquement. C'est pour cela que le pouvoir doit être neutre, agir de façon transparente sur l'environnement afin de clarifier les moyens disponibles pour que chacun puisse poursuivre son utilité espérée. L'articulation par la rationalité devient le « seul fait social en tant que chose » existante où s'opèrent interactions et stimulis : l'Etat peut agir pour donner un cadre transparent et doter chacun d'une base égale de capital humain. Il est assez intéressant de voir que Becker, lorsqu'il parle « d'investissement dans les personnes » dit « **invest in people** ». Dans une logique de dépotentialisation au sein de l'économie pour éviter les monopoles, la seule chose dans laquelle il faut compter serait les capacités de chacun à créer dans un environnement compétitif qui crée la contrainte nécessaire. Becker évoque alors dans *Crime and punishment* une situation optimale obtenue à tâtons, au fur et à mesure mais qui se stabiliserait si les criminels n'avaient pas de raisons à obtenir plus par le crime : on retrouve une rhétorique **d'ordre spontané** que l'on pouvait lire chez Hayek.

Le modèle de Becker peut s'exporter facilement car il est **performatif et modélisable**. Cette modélisation peut intégrer toute spécificité culturelle, relation de pouvoir ou autre puisqu'il est respectueux d'un fort subjectivisme méthodologique qui ne veut jamais dénier à l'acteur sa capacité de désir. On retrouve ici une théorie de l'information proche de celle de Lippmann ou d'Hayek. Si on lit les dires de Becker sur son modèle, on est frappé par sa foi dans l'universalité de celui-ci. L'*homo oeconomicus* semble aussi nécessaire pour lui à l'étude de la société que l'Homme des droits de l'homme à la politique. Or, la condition pour que cet *homo* existe est un marché concurrentiel transparent et sans entraves.

Remarques de Nathanael

- La théorie de l'allocation du temps est un moyen matérialiste de répondre à Marx sur la lutte des classes. Il n'y a pas de classes antagonistes chez Becker.
- Chez Friedman, on a un néolibéralisme philosophique qui est porté par un économiste. Il ne porte pas tant une expertise qu'un assaut philosophique et idéologique. Avec un modèle positiviste d'évaluation, Becker assume le **néolibéralisme d'expertise**.
- Il ne refuse pas la critique mais souhaite qu'on le lui démontre par un modèle, dans le même langage que lui : « Mon programme est critiquable, mais personne ne me répond aussi solidement. »
- L'influence de Becker va être très forte aussi en droit et en sciences politiques. Posner, qui pense le droit en termes de coût social et de recherche d'efficacité, revendique une filiation.
- Place dans la querelle des paradigmes. Selon Audier, il y a une différence entre le 1^{er} néolibéralisme (Lippmann, Rueff, Ordolibéraux...) et le néolibéralisme de Chicago, dont l'économisme de Becker fait partie. Cependant, on voit une continuité autant par **l'idée d'environnement, l'idée de « règles de du jeu » transparentes ou le subjectivisme méthodologique**. La volonté de conseiller l'Etat pour qu'il fasse bien les choses dépend d'une vision de l'institution comme **réserve d'informations** pour les acteurs. Il s'avance peut-être plus que les premiers néolibéraux en faisant de l'activité économique le juge de l'activité étatique. En tout cas, dans *Crime and punishment*, Becker revendique une parenté libérale avec des références à Beccaria et Bentham : le système d'amende généralisé serait un **panoptique** revu avec un modèle plus efficace, raffiné et rigoureux.
- L'idée d'un entrepreneur de soi-même réintroduit la spontanéité de l'individu économique.

Par Arthur Kramer

Master 1 – Sciences sociales - École Normale Supérieure de Lyon